

Les yeux d'un Européen n'eussent vu sur l'azur du ciel qu'un petit nuage grisâtre de plus ; mais l'œil de l'Indien y discernait une légère colonne de fumée sans doute quelque nouvelle importante, car tous les cavaliers se groupèrent autour de lui.

Maintenant, entre la halte des Indiens et le retranchement des blancs, l'œil de l'aigle découvrait un autre cavalier, mais seul hors de la portée de la vue des blancs et des Indiens. C'était sans doute celui à la recherche duquel était l'homme que nous venons de voir sortir du camp des chercheurs d'or.

Ce cavalier montait un cheval gris pommelé ; il était arrêté, et son cheval, le cou tendu et les naseaux ouverts, semblait, comme celui qui le montait, chercher une trace encore invisible. Le cavalier portait le vêtement de cuir des blancs ; son teint en outre, quoique basané, et son épaisse barbe noire, le désignaient suffisamment comme appartenant à la race blanche.

L'homme à cheval — c'était Cuchillo — reprit tout d'un coup sa course à travers le désert, puis il fit gravir à son cheval le sommet d'une des éminences de la plaine. Là, son regard sembla frappé d'un double objet, car ses yeux se portèrent alternativement sur la colonne de fumée qui s'élevait du camp des aventuriers, et sur le bivouac des Indiens.

Mais les Indiens l'aperçurent aussi, car un long hurlement, comme celui de cent panthères, s'éleva vers le ciel, et le roi des oiseaux, effrayé de ce tumulte, se perdit bientôt comme un point noir au milieu des nuages.

Le bandit s'enfuit à toute bride vers la colonne de fumée, quand il vit les Indiens s'élancer à sa poursuite comme les loups affamés en chasse d'un daim.

Enfin, un peu plus loin, encore à l'horizon, et placé de manière à faire un triangle avec les deux camps rouge et blanc, un autre groupe d'hommes à peine visible à l'aigle lui-même se distinguait faiblement au milieu d'une légère brume. Cette vapeur était produite par les exhalaisons d'une assez large rivière dont les bords étaient ombragés d'arbres, et qui baignait dans son cours une espèce d'îlot de verdure touffue. C'était au milieu de cet îlot qu'étaient momentanément ces divers personnages. Mais étaient-ils deux, trois ou quatre, c'est ce que la brume empêchait de distinguer. Cependant, ils ne devaient pas excéder ce dernier nombre.

Cette partie du désert, dont nous avons fait connaître les divers hôtes, se terminait à la rivière en question. Elle coulait de l'est à l'ouest, se divisait en deux branches, à une lieue plus à l'ouest que l'îlot, et formait un vaste delta auquel une chaîne de collines servait de limites ; mais un brouillard épais couvrait ces collines, et l'œil de Dieu eût pu seul pénétrer au delà de ce voile de vapeurs qui, à mesure que le soleil s'inclinait, offrait des teintes plus vives de violet et d'azur.

C'est dans ce delta, de plus d'une lieue carrée, à peu près à distance égale de la chaîne de collines et de la fourche formée par la rivière, que se trouve le val d'Or.

Pour ne pas fatiguer davantage l'attention du lecteur, et ne pas présenter plus longtemps à ses yeux des ombres silencieuses, nous rendons à ces ombres d'abord la pensée, puis la parole et enfin l'action simultanée, Poussée vers un même but, les uns par un intérêt contraire, les autres par un intention rivale, ces divers groupes de personnages, isolés ou réunis, vont bientôt se choquer comme les lames, soulevées par des vents opposés se heurtent et se brisent les unes contre les autres, dans l'immensité de l'Océan.

Par suite d'une manœuvre habile de Pedro Diaz, l'expédition, à la veille d'arriver au val d'Or, avait pu dissimuler aux Indiens la direction qu'elle suivait depuis deux jours. Mais soixante compagnons, avec lesquels Cuchillo devait partager, ne faisaient pas le compte du bandit ; il fallait en diminuer le nombre, et, sous prétexte de reconnaître la route, il s'était séparé depuis deux jours de ses camarades. Plein de confiance dans sa connaissance pratique de ces déserts et dans l'agilité de son cheval, Cuchillo voulait attirer de nouveau les Indiens sur les traces de l'expédition.

C'était pour lui indiquer sa route en cas d'accident qu'on avait allumé dans le camp un feu dont la fumée devait le guider ; c'était pareillement pour battre la campagne et le retrouver que don Antonio de Mediana avait envoyé le messenger qu'on a vu s'éloigner des retranchements. Cuchillo, en effet, était le seul, parmi tous ces aventuriers, qui pût servir de guide à l'expédition et la conduire au val d'Or. Une pensée plus audacieuse germais aussi dans le cœur de Cuchillo ; mais l'exécution de son projet ne devait le conduire qu'à un affreux châtement, qu'il méritait si bien. Ce n'est pas encore le moment d'en parler.

Un coureur, nous l'avons dit, était arrivé avec des nouvelles en apparence importantes au camp des Indiens. Ce coureur, en cherchant les blancs qu'il poursuivait, s'était avancé jusque sur les bords de la rivière ; caché par les saules qui la bordaient, il avait aperçu, au milieu d'une petite île, trois de leurs ennemis blancs.

Ces trois hommes, d'après le signalement de l'Indien, ne pouvaient être que le Canadien Bois-Rosé, Pepe l'Espagnol et Fabian de Mediana, devenu leur compagnon d'aventures. C'était, en effet, le trio d'amis qu'on ne retrouvera peut-être pas sans quelque satisfaction.

Nous avons laissé Bois-Rosé et Pepe le Dormeur quinze jours avant ce moment, sur les bords du gouffre dans lequel le jeune Espagnol, surexcité par le récit que lui avait fait l'ex-miquelet de l'assassinat de sa mère et livré à l'aveugle impétuosité de sa fureur, avait manqué de trouver son tombeau. Heureusement la chute n'avait été mortelle que pour le cheval ; le cavalier, miraculeusement préservé, avait échappé au sort qui devait l'attendre au fond du Salto de Agua.

Les trois amis reprirent donc la poursuite que la chute de Fabian avait forcément suspendue ; mais obligés de suivre à pied la même route que